

Un long délitement

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 80, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2020). Un long délitement. *L'Inconvénient*, (80), 57-59.

Un long délitement

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

D'abord bien connaître les dates de l'histoire de l'Europe au 20^e siècle. Ne jamais les oublier.

Facile à dire. Savoir que la guerre prendra fin en 1945 aurait pu être une consolation au cours de cette interminable année 1944, quand il se murmurait déjà que les Allemands étaient en train de la perdre, bien qu'à voix basse, car le Parti demeurerait puissant et de tels propos pouvaient vous envoyer en prison. Mais voilà, nul n'en savait rien alors. Nous sommes en Autriche, dans ce pays qui, quelques années plus tôt, a approuvé par référendum son annexion au Reich dans des proportions si élevées qu'elles ont fait s'évanouir dans l'air les mots *refus* et *non*. Fumée. Comme celle du charbon de l'époque qui fait tousser, comme celle qui sort des cheminées des camps, invraisemblable fumée, au point que ceux qui font état de son existence passent pour avoir le cerveau dérangé, la faim, les privations, la peur faisant dire n'importe quoi.

Né en 1968, Arno Geiger ne raconte pas ce qu'il a vu, mais ce qu'il aurait pu voir s'il avait eu vingt-quatre ans en 1944, comme son personnage, Veit Kolbe, soldat viennois qu'une blessure a gratifié de quelques mois de convalescence vers

l'arrière, à Mondsee, au bord d'un lac entouré de montagnes. *Le grand royaume des ombres* est un roman amer et fiévreux, écrit par l'un des plus importants écrivains autrichiens contemporains. C'est aussi un roman magistral qui s'inspire de faits vécus, de destins réels, dont le romancier a retrouvé les traces.

En temps normal, les « ombres » du titre pourraient être tout simplement celles des esprits qu'une certaine tradition fait revenir ici-bas entre Noël et le jour de l'An, à la recherche d'une place parmi les vivants. Or, ces derniers temps, le folklore a pris les couleurs sanguinolentes du réel. La guerre s'est enlisée, la foule des morts va grossissant, les soldats y côtoient les civils – voyez ceux que l'on retire des gravats après un bombardement, voyez le boulanger et sa famille conduits aux limites de la ville et fusillés, ou le barbier juif abattu à bout portant par son client SS pour une malencontreuse éraflure infligée au menton, voyez les tantes, les oncles, la petite sœur... Tous ces morts s'échappent maintenant des profondeurs du sol et réclament leur dû aux vivants. Quel dû ? Le droit de vivre en paix, tranquillement, familièrement ? Chimères. Que les déjà-morts continuent d'être bien morts



et que les morts en sursis se préparent à mourir, voilà où l'Histoire a mené les Autrichiens.

Non, le soldat Veit Kolbe n'est pas un embusqué, comme sa logeuse le lui crache au visage, certains jours. D'abord son certificat médical spécifie bien pour l'instant – mais tout peut changer – qu'il est inapte au combat. Et puis il est fort occupé à ruminer ses souvenirs du front, les exactions auxquelles il a forcément participé et qui pourraient bien expliquer pourquoi il est maintenant incapable de mettre les pieds dans une boucherie. Il lui faut aussi prendre la mesure du sentiment de la défaite imminente qui se répand vers l'arrière, comme si la lucidité, peinant à se faire jour, n'en gagnait pas moins, peu à peu, les esprits toujours impuissants. « Dès le premier soir, je fus également frappé de constater que papa, quand il évoquait la guerre, ne disait plus à tout bout de champ "assurément", "sans aucun doute", mais "espérons-le". »

LE GUIDE H.

En clair, le soldat Kolbe est désabusé. En ce qui concerne ses compatriotes autrichiens, tout dépend. On serre les dents, on s'arrange comme on peut de la situation, qui ne peut pas durer, on est perméable à ce discours et non à cet autre. Qui décide des allégeances ? On a oublié. Ici, à Mondsee, votre logeuse est une femme acariâtre, mais sa présence et la chambre misérable qu'elle vous loue représentent tout de même un progrès par rapport à la maison familiale à Vienne, où vous n'en pouviez plus d'entendre le père reprendre la propagande patriotique et revancharde du guide vociférant qui a mis le feu à l'Europe depuis Berlin. Combien sont-ils en Autriche à ne plus le désigner que par l'initiale H., opérant ainsi une mise à distance sans éclat, sans esprit héroïque de sédition, et néanmoins craintive : cerné de toutes parts – les bombardiers russes survolent périodiquement le territoire –, le serpent H. dispose encore d'un grand pouvoir de nuisance.

Dans une prose maîtrisée et rendue de façon admirable en français par Olivier Le Lay, germaniste réputé, incidemment traducteur de Peter Handke, Arno Geiger raconte la longue agonie de la guerre en alternant les focales. Il y a celle de la jeune Anne-Marie Schaller, treize ans, qui ne demande qu'à pouvoir aimer son cousin,

qui résiste à la discipline du camp où l'institutrice leur apprend, à elle et à ses camarades écolières, à chanter patriotiquement et à marcher au pas, et qui disparaît dans la montagne après avoir reçu une lettre de sa mère la sermonnant sur sa conduite. Il y a celle d'Oskar Meyer qui, enfermé dans son déni du réel, et tout en multipliant les noms d'emprunt et les faux papiers pour dissimuler une identité juive de plus en plus intenable, n'aura pas su prendre la décision de fuir avec sa famille quand il le pouvait encore, même si, maigre consolation, son fils aîné a pu être exfiltré en Angleterre dans un convoi d'enfants juifs. Il y a celle du voisin brésilien qui fait pousser benoîtement des tomates dans sa serre mais parle avec trop de liberté quand il est question de H. Et tant d'autres.

L'alternance des points de vue est un procédé narratif éprouvé en littérature. Dans *Le grand royaume des ombres*, les perspectives sont moins alternées qu'entremêlées et s'accompagnent d'une attention aux détails qui porte le propos à son paroxysme. C'est cet art de l'ellipse qui évite, par exemple, d'écrire le mot *eugénisme*. Il suffira que l'un des personnages fasse observer que le ravitaillement quotidien en pains d'un établissement de soins demeure constant, alors que les malades sont de plus en plus nombreux à y être admis... On pourrait multiplier les exemples. Il n'empêche que, dans cette Autriche uniment stoïque et endoctrinée, le doute s'insinue. Le roman raconte la lente progression de ce doute, de petites désobéissances (faux certificat médical) en lâchetés ordinaires (soulagement qui envahit le Juif terrorisé rentrant chez lui, alors qu'il voit des soldats occupés à tabasser un autre Juif : il ne sera pas vu).

À Mondsee, le soldat Veit Kolbe s'est lié à sa voisine de chambre, Margot, jeune Allemande qui vient de mettre au monde une petite fille pendant que son mari, qu'elle n'aime plus, est envoyé sur les fronts successifs qui se déplacent au fil des retraites de l'armée allemande. Pendant quelques mois, le jeune homme a entrevu ce que pouvait être le bonheur domestique. Du coup, il n'est plus le même. Et même si les ordres venus de Berlin, dans un ultime sursaut suicidaire qui cherche à entraîner tout le pays à sa suite, le renvoient au front avec les gamins formant les derniers contingents de l'armée, le soldat



Kolbe sait que le basculement de normalité qu'aura causé le nazisme au cours des six dernières années n'est pas là pour durer. Mais pour combien de temps encore va-t-il en être ainsi ? Puissamment, brutalement, le lecteur qui, par la force du récit, a oublié qu'il connaît la suite des faits historiques est plongé lui aussi dans l'ignorance. Solidaire.

COUPABLES, TROP COUPABLES

Et puis le curseur se déplace sur la ligne du temps. Francfort, 1964. Les premières machines à laver, les frigos, les cris de joie chantés par de jeunes garçons dans le vent appelés « Les Beatles ». Patiemment, quotidiennement, avec opiniâtreté, le peuple allemand s'emploie à oublier. Dans l'Allemagne en apparence dénazifiée de cette époque, toute une génération – celle des paisibles grands-pères, des parents vieillissants qui continuent de devoir travailler dur pour vivre – semble dissimuler un squelette dans le placard tant est généralisé le refus de se souvenir et impérieux le désir de tourner la page.

Là où le roman d'Arno Geiger s'attachait à montrer les signes d'une longue et douloureuse prise de conscience collective, *La maison allemande*, d'Annette Hess, le fait sur le plan individuel. En l'occurrence, le lecteur assiste à la progressive mais inéluctable accession à la vérité d'Eva, petite vingtaine, blondeur très allemande, née dans une famille modeste. Après la guerre, son père, habile cuisinier, a ouvert dans une rue populaire de Francfort un restaurant appelé de manière fort conviviale « La maison allemande ». Le restaurant se trouve au rez-de-chaussée, la famille vit à l'étage, le père est aux fourneaux, la mère en salle, le petit frère joue à la guerre avec ses soldats de plomb, la sœur d'Eva est infirmière dans une unité néonatale où son dévouement est bientôt si ostentatoire qu'il en devient suspect. Eva, elle, semble avoir un talent inné pour les langues, en particulier le polonais. Après ses études, elle devient interprète dans une agence. Ses fiançailles avec Jürgen, riche rejeton d'une famille ayant fait fortune dans la vente par correspondance, sont la grande affaire qui ouvre le roman. Ascension sociale en vue. L'enjeu est de taille.

Or voici que se prépare un procès que l'on dit important, même si l'opinion publique sera bientôt divisée sur son bien-fondé. Eva, que la politique indiffère, n'en sait encore rien, tout occupée qu'elle est à ses affaires domestiques. Un jour, l'agence l'envoie dans les bureaux du ministère public pour traduire

du polonais les propos d'un vieil homme appelé à témoigner. Le résultat est approximatif et de prime abord incompréhensible. L'homme parle un polonais dialectal qu'Eva ne maîtrise pas. Et ses propos dépassent l'entendement. Sous l'œil impatient des procureurs, Eva en est réduite à compulsurer ses dictionnaires. Elle avait traduit « huit cent cinquante invités soviétiques » qu'on fait entrer dans une pièce : c'était « prisonniers » qu'il aurait fallu dire. Elle avait traduit « lumière » : il s'agissait de gaz. Quand la porte s'est ouverte le lendemain, les gens à l'intérieur n'étaient pas « illuminés », comme elle l'avait traduit initialement. D'ailleurs certains étaient alors encore en vie. Il a fallu doubler la dose de gaz, refermer la porte et attendre deux jours. « Et la mission fut un succès », parvient enfin à traduire Eva, troublée.

Cette scène d'incompréhension, qui raconte par l'intermédiaire d'un témoin direct la première expérimentation d'une chambre à gaz, donne le ton du livre. L'efficacité saisissante qu'elle atteint en quelques phrases renvoie au savoir-faire de la scénariste chevronnée qu'est aussi Annette Hess. Impossible dès lors, pour Eva, de poursuivre sa vie d'avant. La jeune femme voudra savoir d'où lui viennent certains souvenirs confus qui l'assaillent parfois et ce qu'aura été la guerre pour ses parents. Elle se rebiffera devant les aspirations de Jürgen à l'ordre et à une vie conventionnelle, en réalité un masque posé sur d'autres douleurs. *La maison allemande* est celle des petites gens, du peuple allemand qui a souffert de la guerre. Dans cette maison, à toutes fins utiles vidée de ses Juifs, tous veulent oublier, tous éprouvent de la honte devant ce qui a eu lieu. « Ils veulent être consolés », dira un survivant des camps, en repoussant la sollicitude d'Eva. Il n'empêche : (presque) tous peuvent se racheter. Cela s'appelle « l'humanité ». ■

LE GRAND ROYAUME DES OMBRES

Arno Geiger
Traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay
Gallimard, 484 p.

LA MAISON ALLEMANDE

Annette Hess
Traduit de l'allemand (Allemagne)
par Stéphanie Lux
Actes Sud, 400 p.